

## MISCELLANEA

### **Les rapports italo-transylvains de *Il Transilvano* de Girolamo Diruta.**

*Il Transilvano* du frère mineur conventuel de l'ordre franciscain, Girolamo Diruta, mentionné déjà par Praetorius<sup>1</sup> et plus tard aussi par Brossard,<sup>2</sup> peut être considéré comme la première méthode du clavecin et de l'orgue. Son originalité se trouve partiellement diminuée par les ouvrages des instrumentistes et théoriciens espagnols du XVI<sup>e</sup> siècle, telle la *Declaracion de los Instrumentos musicales* (Ossuna, 1555) de Fray Juan Bermudo, dont le IV<sup>e</sup> livre contient les principaux éléments de la technique de l'orgue, de la vihuela, de la harpe, etc. mais surtout l'*Arte de Tañer* (Valladolid, 1565) du dominicain madrilène Thomas de Sancta Maria. Cette introduction à l'art de l'improvisation sur les instruments à clavier puise elle-même généreusement dans le *Trattato de Glosas* de Diego d'Ortiz (Roma, 1553) qui est un manuel de la technique de la variation instrumentale.

Les maîtres espagnols et en premier lieu Sancta Maria ont devancé, à bien des égards, Diruta, qui d'ailleurs, ne devait pas les connaître. Malgré tout, l'idée principale de *Il Transilvano* — la séparation de la technique du clavecin d'avec celle de l'orgue, — fondement de deux méthodes différentes — constitue une invention qui lui est due. Ce moine italien, un des plus célèbres organistes de son époque, doué d'un sens inné de la musique, de la pédagogie et de l'esthétique, a réuni en une méthode systématique tout ce qu'il était nécessaire de ne point ignorer. En même temps il resta fidèle aux traditions de l'école vénitienne et sur-

---

<sup>1</sup> *Terpsichore*. Wolfenbüttel, 1612. *Admonitiones Quaedam*, XII. *Hyeronimi Dirutae Orgeltabulaturbuch*.

<sup>2</sup> *Dictionnaire de musique*. Paris, 1703.

tout aux principes de son grand maître, Claudio Merulo, „sonatore di tasti e contrapuntista rarissimo”.<sup>3</sup>

Le seul musicologue qui se soit occupé jusqu'ici de la vie et de l'oeuvre de Diruta est Karl Krebs.<sup>4</sup> Dans son étude, il traite en détail les données assez rares que l'on possède sur la vie de Diruta et se livre à une analyse technique autant qu'esthétique de son oeuvre. Il effleure à peine le cadre historique, les personnages de *Il Transilvano*, ses rapports italo-transylvains, ou s'il le fait, c'est d'après une base erronée, qui l'amène à des conclusions inexactes. Les autres travaux<sup>5</sup> qui soulignèrent l'importance de l'ouvrage, n'ont pas abordé les rapports de celui-ci avec l'actualité contemporaine; ce sera mon objet de remettre ici les choses au point.

Bien que Giambattista da Martini<sup>6</sup> cite déjà un exemple de *Il Transilvano*, le premier qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'occupa longuement de l'oeuvre de Diruta, Hawkins,<sup>7</sup> ne dit rien du titre. Burney, ensuite, écrit: „In 1615 was published at Venice in folio a book entitled *Il Transilvano*, a dialogue between the author and his scholar a prince of Transylvano by Girolamo Diruta.”<sup>8</sup> L'historien anglais émet là deux faits inexacts, et qui vont prévaloir pendant plus d'un siècle. Selon ces constatations un des interlocuteurs du dialogue *Il Transilvano* serait un souverain de Transylvanie, élève de Diruta. Forkel<sup>9</sup> copie fidèlement Burney. Gerber<sup>10</sup> s'appuie également sur Hawkins, prétendant que le souverain de Transylvanie fût l'élève de Diruta, „dem zu Ehren das Buch wahr-

<sup>3</sup> *Dialogo della Musica*. Firenze, 1581 (Tavola).

<sup>4</sup> *Girolamo Dirutas Transilvano*. Vierteljahrschrift für Musikwissenschaft. Leipzig, 1892.

<sup>5</sup> Ritter: *Zur Geschichte des Orgelspiels im XIV—XVIII. Jahrhundert*. Leipzig, 1884. — Dannreuther: *Musical Ornamentation*, London, 1891. — Villanis: *L'arte del clavicembalo*. Torino, 1901. — Kinkeldey: *Orgel und Klavier in der Musik des XVI. Jahrhunderts*. Leipzig, 1910. — Schünemann: *Geschichte des Dirigierens*. Leipzig, 1913. — Dolmetsch: *The interpretation of the music of the XVII and XVIII Centuries*. London, 1915. — Pannain: *Le origini e lo sviluppo dell'Arte Pianistica in Italia dal 1500 al 1730 circa*. Napoli, 1917. — Pirro: *Les clavecinistes*. Paris, 1927. — Ronga: *Gerolamo Frescobaldi*. Torino, 1930.

<sup>6</sup> *Storia della Musica*. Bologna, 1757. Vol. I. p. 216.

<sup>7</sup> *A General History of the Science Practice of Music*. London, 1776 vol IV.

<sup>8</sup> *A General History of Music*. London, 1789 Vol. III.

<sup>9</sup> *Allgemeine Literatur der Musik*. Leipzig, 1792.

<sup>10</sup> *Neues Historisch-Biographisches Lexicon der Tonkünstler*. Leipzig, 1812.

scheinlich diesen Namen führt". Pietro Lichtenthal<sup>11</sup> traduit servilement Forkel. Fétis<sup>12</sup> est déjà mieux renseigné: „Cet ouvrage est dédié à Sigismond Báthory, prince de Transylvanie, célèbre par ses talents militaires et sa vie aventureuse. C'est à cause de cette circonstance que l'ouvrage est intitulé *Il Transilvano*." Weitzmann<sup>13</sup> prétend que le titre se rapporte au souverain de Transylvanie, avec lequel l'auteur soutient un dialogue. Prosnitz<sup>14</sup> croit aussi que le souverain en question était l'élève de Diruta. Weckerlin<sup>15</sup> trouve que ce „titre bizarre" doit s'expliquer par le fait que la souverain de Transylvanie était un disciple de Diruta. Dannreuther<sup>16</sup> place de même cet ouvrage dans un cadre faux. Miss C. Stainer donne libre cours à sa fantaisie, en écrivant dans le Dictionary of Mune de Grove: „And the Prince Transilvano on his travels in Italy wishing to obtain the newest musical works", etc.

Déjà Karl Krebs constate qu'un des interlocuteurs du dialogue n'est pas le souverain de Transylvanie, mais un de ses agents, un „Transilvano", sans se rendre compte du fait que le personnage figurant au titre n'est pas non plus l'interlocuteur transylvain. L'ouvrage devrait donc son titre à l'envoyé transylvain; pour fortifier sa thèse, il énumère les ouvrages théoriques de style dialogué, à la mode aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, *Il Fronimo*, de Vincenzo Galilei (Vineggia, 1563), *Il Melone*, d'Ercole Bottrigari (Ferrara, 1602), qui sont redevables de leurs titres à l'un des interlocuteurs. Krebs ne semble pas comprendre la signification de *Il Transilvano* dans le langage italien du XVI<sup>e</sup> siècle, puisqu'il le confond avec *Un Transilvano*. A l'époque de Diruta, *Il Transilvano* désignait toujours le souverain de Transylvanie, comme *Il Polacco* le roi de Pologne, *Il Turco* le sultan de Turquie. Dans la correspondance de Georges Basta,<sup>17</sup> d'origine dalmatienne, chef d'armée de Rodolphe II, Sigismond Báthory, figure

<sup>11</sup> *Dizionario e Bibliografia della Musica del Dottore Pietro Lichtenthal*. Milano, 1826.

<sup>12</sup> *Biographie Universelle des Musiciens*. Bruxelles, 1860—65.

<sup>13</sup> *Geschichte des Clavierspiels und der Clavierliteratur*. Stuttgart, 1879.

<sup>14</sup> *Handbuch der Klavierliteratur*. Leipzig, 1884.

<sup>15</sup> *Bibliothèque du Conservatoire National. Catalogue bibliographique*. Paris, 1885.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> *Monumenta Hungariae Historica Diplomataria*. Vol. XXXIV. *Basta György hadvezér levelezése és iratai*. 1597—1607. Közrebocsátja dr. Veress Endre. (Correspondance et documents de Georges Basta, chef d'armée. Publiée par André Veress. I—II tome. Budapest, 1909 Voir l'Index.



également sous le nom de *Il Transilvano*. Si l'ouvrage lui est dédié, c'est à cause de son titre, comme Diruta le précise dans sa dédicace: „à Prencipe meritissimo di quella Prouincia, il cui titolo e nome porta seco il Libro". L'un des interlocuteurs, un Transilvano, c'est-à-dire un sujet transylvain, est l'envoyé du souverain, donc les deux personnages sont différents. D'autre part nous faisons remarquer que Sigismond Báthory n'a pas été l'élève de Diruta, et que selon tout ce que l'on connaît actuellement, il ne l'a même jamais rencontré.

\*

Sigismond Báthory, le souverain figurant au titre de *Il Transilvano*, régna sur la Transylvanie de 1588 à 1598. Il était le neveu d'Etienne Báthory qui, lorsque celui-ci occupa le trône polonais, comme successeur de Henri Valois, le 1<sup>er</sup> mai 1576, fit élire, comme voïvode de Transylvanie, son frère Christophe, qui avait été l'envoyé plénipotentiaire de l'Assemblée Nationale de Transylvanie à la cour du roi de France, Henri II, en l'année 1557. Durant six ans, Christophe dirigea les affaires de l'Etat. Lorsque sa femme mourut, il en fut si profondément affecté qu'il réunit l'Assemblée Nationale, et, avec l'assentiment du roi Etienne, fit élire, pour lui succéder, son fils mineur, Sigismond, né en 1572. Les affaires du pays furent alors gérées par un conseil de régence composé d'abord de douze, plus tard de trois membres, et enfin par un gouverneur autocrate, en la personne de Jean Géczy, qui resta au pouvoir jusqu'à la majorité de Sigismond (1588).

Sigismond Báthory était un mélange effrayant de génie et de folie, d'épilepsie et de lunatisme. Ce n'est guère que le XVI<sup>e</sup> siècle qui a produit des fous aussi artistes que sombres et mystiques, dont l'esprit décadent se débattait perpétuellement entre les deux extrêmes. Sigismond manifeste ses préférences pour l'orientation occidentale, en face du parti turcophile. C'est un chef d'armée de grande envergure, un soldat très brave, qui cherche à libérer la Transylvanie de la tutelle de la Sublime Porte. Il fait massacrer ses ennemis politiques, les puissants oligarches transylvains, dont son propre cousin, et assiste personnellement à leur exécution, comme le relatent aussi des chansons historiques. Il confisque des biens de ses victimes, a une prédilection pour les bravis, le guet-apens, la chambre de torture. Sa suprématie est reconnue par Aron et Michel le Brave, voïvode de Moldavie et de Valachie. Il attaque le grand vizir, le pacha Sinan, et lui inflige, avec l'aide de Mihai, une défaite éclatante près de Giurgiu (le 28 octobre 1595). Cette victoire cause grande surprise et

joie dans toute l'Europe: l'on célèbre en Sigismond Báthory le libérateur de la chrétienté. Dans les gazettes de l'époque, les *Avvisi*, les *Newe Zeitungen* ou les *Feuilles Volantes*, il figure toujours comme „*Illustrissimus et Fortissimus Princeps*”.<sup>18</sup>

Une littérature, en plusieurs langues, se crée autour de sa personne et de sa prouesse héroïque, qui ont une répercussion sur la musique aussi. Christophe Demantius, le plus célèbre parmi les imitateurs allemands de Jannequin, consacre au prince victorieux, le III<sup>e</sup> Chant de *Tympanum Militare: Ungarische Heerdrummel und Feldgeschrey. Siebenbürgische Heerpaucken*.<sup>19</sup>

Il est le type du tyran italien. Toute sa culture sort de la renaissance italienne. Sigismond avait à sa cour et dans son armée Silvio Piccolomini, capitaine du grand duc de Florence, Ferdinand I<sup>er</sup> de Médicis. Sa principale passion est incontestablement la musique. Sigismond suit en tout la mode du temps, et en premier lieu, celle de l'Italie, à laquelle il voue une attention ininterrompue. A sa cour, nous retrouvons tout le personnel des souverains d'Italie. On y voit un grand nombre des musiciens bien connus du Saint-Siège: „*Sono in Transilvania in servizio del principe una buona quantità di musici italiani, li quali se bene sapemo che vivono cattolicamente et con esempio et disciplina christiana, tuttavia sarà bene essortati qualche volta a quel che devono non solo per la salute propria, ma anco per la conversione d'altri.*”<sup>20</sup> Parmi ces musiciens de Sigismond se trouvait Pietro Busto, „*musicus Brixianus*” qui devait jouir d'une grande faveur auprès de son souverain, car M. André Veress a retrouvé l'acte de donation de Sigismond Báthory, par lequel, en date du 8 mai 1595, il lui est fait don d'une maison en pierre sise dans la rue italienne du fort de Gyulafehérvár „*consideratis fidelitate et fidelibus servitiis eius, quae ipse in hac arte sua iam ab aliquot annis fideliter exhibuit et impendit.*”<sup>21</sup> Pietro Busto a laissé une très

<sup>18</sup> Alexandre Szilágyi: *A magyar nemzet története* (Histoire de la nation hongroise Tome V). — Ignace Acsády: *Az ország három részre osztásának kora* (L'époque où le pays se trouvait divisé en trois). Budapest, 1895. — Hóman—Szekfü: *Magyar Történet* (Histoire Hongroise). Vol. IV. Budapest s. d. (Le XVI<sup>e</sup> siècle par Gyula Szekfü).

<sup>19</sup> Voir mon étude sur le *Tympanum Militaire* de Demantius dans la revue *A Zene* (La musique). Budapest, novembre 1940.

<sup>20</sup> *Monumenta Vaticana Hungariae. Erdélyországi pápai követek jelentései VIII. Kelemen idejéből* (Les relations des nonces transylvains sous le règne de Clément VIII). Budapest, 1909, p. 5.

<sup>21</sup> Copie dans la collection de M. André Veress.



intéressante lettre adressée à son frère avec une Description de la Transylvanie (1595). Ce manuscrit se trouve aujourd'hui à la Biblioteca Ambrosiana de Milan: „Lettera di Petro Busto Bresciano musico del SERmo Prencipe del Transylvania a suo fratello che narra la gran congiura contra della persona di Sua Altezza SERma insieme con la descrizione della Transylvania“. Cette lettre publiée récemment par Giacomo Bascapè (*La vie dell'Oriente*, novembre 1930), se trouve dans un des Codes de Pinelli (Cod. S. 86 p. 142—154). Elle dessine un portrait très intéressant du souverain:<sup>22</sup>

„In lettere dottissimo, eloquentissimo, eccellentissimo scrittore, et di animo religios et deuoto: la persona sua è di mediocre statura, sì che fra grandi non par piccolo, nè fra piccoli par grande, è di color robusto, frà il bruno et il chiaro nè si conosce quando sia malenconico, per esser lieto, et costante in ogni rea et lieta fortuna, di modo che ogn'una che lo mira, è sforzato ad amarlo, ma però quando è adirato, è di terribile aspetto, ma presto si remove da sè stesso dall'ira: è membruto e forte, scietto e leggiadro al giuoco del pallone, della rachetta, ballare italiano, giuocar di spada, alla lotta, gettar palo et altre machine di ferro, leuar pesi, romper ferri, sì che di forza non troua pari, maneggiar cavalli et correr lancia non si può veder meglio, etc.“ Aussi Diruta exalte-t-il le souverain qu'il appelle „cordialissimo amatore di music e di concerti“. Des musiciens italiens de Sigismond il écrit dans sa dédicace: „Riuerito d virtuosi et particolarmente da professori della Musica i quali con segnalato concorso, lasciata l'Italia et proprij luoghi, no spauentati della longhezza del viaggio, personalmente si sono presentati al suo Serenissimo conspetto e contentissimi per i fauori cosi grandi, quelì riceuono dall'Altezza V. Serenissima viuono nella sua corte et sotto la sua protectione con estrema felicità.“

\*

Il y a dans l'oeuvre de Diruta deux interlocuteurs, qui n'ont pas été encore étudiés par les musicologues: Un Transilvano et le chevalier Michele ou Melchior Michele. Ce „Transilvano“ est un des personnages les plus en vue de l'histoire transylvaine, Etienne de Jósika, le chancelier. Le comte Alexandre Apponyi, qui possédait dans sa collection (Bibliothèque Széchenyi de Budapest) un exemplaire de *Il Transilvano* (édition de 1625), fut le

<sup>22</sup> Voir mon étude sur Sigismond Báthory, Prince de Transylvanie et la musique italienne. *Revue de musicologie*, Août 1931.

premier à attirer l'attention sur les rapports de la personnalité de Jósika<sup>23</sup> avec l'oeuvre de notre maître, dont le cadre, d'après l'histoire de ce temps, est également réel.

L'envoyé transylvain (Un Transilvano) arrive après un long et pénible voyage à Venise, au moment de la fête de l'Ascension. Il va donc contempler le Doge, les sénateurs, et entendre de la belle musique. „La festa della Sensa, la plus auguste cérémonie que l'on puisse voir à Venise, — écrit le sieur Saint Didier, — est celle quand le Doge va épouser de fiançailles symboliques la mer, le jour de l'Ascension.”<sup>24</sup> En assistant à ce spectacle grandiose, l'envoyé transylvain voit dans le cortège des musiciens se servant de trompettes d'argent toutes droites, de six pieds de long, — cadeau du pape Alexandre III, — et des joueurs de hautbois, à la veste de serge rouge, qui jouent par intervalle, durant la marche, toujours la même chanson.<sup>25</sup>

L'envoyé transylvain espère rencontrer le chevalier Michele, qui lui sera d'un grand secours pour mener à bien ses affaires... Mais voilà le chevalier. Ils se saluent et aussitôt le Transylvain lui apprend que son maître l'a chargé de lui rapporter des „Regoli et modi di Sonare ogni sorte d'instrumenti”. Malheureusement, il n'a pu trouver de méthode pour le plus magnifique des instruments, l'orgue. Le célèbre Claudio Merulo attire l'attention, dans les *Canzoni alla Francese*<sup>26</sup> qui viennent de paraître, sur un certain Padre Girolamo Diruta. Le chevalier le lui fait connaître; et ils s'en vont à l'église des Frari où a lieu l'enseignement proprement dit, auquel prennent part Diruta et il Transilvano. Dans le dialogue final, le chevalier propose que l'ouvrage soit dédié au souverain de Transylvanie, grand protecteur des organistes, et Diruta se rend à ce désir.

La dédicace de Diruta datant de 1593, nous sommes obligés

<sup>23</sup> *Hungarica. Ungarn betreffende im Auslande gedruckte Bücher und Flugschriften.* Gesammelt von Graf Alexander Apponyi. Tome IV. Neue Sammlung II. Theil. XVII. und XVIII. Jahrhundert. Besorgt von Lajos Dézsi. München, 1927, p. 48.

<sup>24</sup> *La ville et la république de Venise.* Paris, 1680, p. 451.

<sup>25</sup> Voir Pompéo Molmenti: *La storia di Venezia della vita privata.* Vol. I. Bergamo 1910, p. 250 et 262.

<sup>26</sup> *Canzoni d'intavolatura d'organo* di Claudio Merulo da Coreggio a quattro voci fatta alla francese. Nuovamente da lui data in luce et con ogni diligentia corrette. Libro primo. Venetia, Angelo Gardano, 1592; L'unique exemplaire se trouve à la Bibliothèque de l'Université de Bâle. (Katalog der Basaler Universitätsbibliothek. Vierteljahrschrift für Musikwissenschaft. Leipzig, XXIV.)



de placer la rencontre de Venise à l'année précédente, celle où parurent les *Canzoni alla Francese* (1592). Etienne Szamosközy, historiographe de la cour, nous informe que s'inspirant de conseils italiens, on s'enquit d'une épouse italienne pour Sigismond. Aussi Etienne de Jósika, Blaise de Havaseli et Etienne de Bodoni, portant de riches présents, furent-ils mandés auprès du duc de Florence afin de demander la main de sa nièce, dont la beauté était célèbre. Peu de temps auparavant, la jeune fille avait été fiancée à un „comes napolitain” qui ne l'avait pas emmené chez lui. Sigismond fut pris d'un si grand amour pour le portrait de celle-ci, rapporté par son confident saxon, Marc Benckner, qu'il couchait avec la „reproduction de son visage”. L'historiographe de la cour a noté, lui aussi, que Sigismond envoya Etienne de Jósika ramener des musiciens italiens.<sup>27</sup> Les historiens hongrois contemporains prennent note de cette invasion des musiciens italiens. Sigismond dilapidait des sommes énormes pour eux, aussi les Etats protestèrent dans l'Assemblée Nationale (le 1<sup>er</sup> novembre 1591) contre les musiciens étrangers. Farkas de Bethlen historien transylvain du XVII<sup>e</sup> siècle, en parle en ces termes:<sup>28</sup>

„Eadem occasione idem Josika iussu Sigismondi vaivodae in Aulam eius accersivit Italos musicos quos successu temporis varrii ordini subsecuti sunt plures, quae res magnum ei attrahunt odium.”

Szamosközi publie la liste complète des musiciens qui séjournèrent à la cour de Sigismond. Busto parle d'une „compagnia di buon musici da quali fu capo Messer Giovanni Battista Mosto”. Dans la liste de Szamosközy manque le nom de Antonio Romaniti organiste de Sigismond dont parle Diruta. „Eccellentissimo Antonio Romano suo organista.” Il nous a conservé dans son ouvrage une *Toccata* de Romanini. Le personnage le plus considérable de la délégation chargée d'engager les musiciens était certainement Etienne de Jósika — „mio ambasciatore” — écrit le prince dans sa lettre du 28 novembre 1591 adressée au Grand Duc de Toscane<sup>29</sup> — qui avait réellement été à Venise

<sup>27</sup> Stephanus Szamosközy: *Rerum Transilvanicarum Pentades*. 1542—1608 Edidit Alexander Szilágyi. T. IV. p. 76—24—66.

<sup>28</sup> *Historia de Rebus Transilvanicis*. Editio secunda. 1782—1793, Cibinii. T. III. p. 15.

<sup>29</sup> *Real Archivio di Stato*. Firenze, Filza 4466 Fol. 429 Voir Veress: *Documente Privitoare la Istoria Ardealului Moldovei și Țării Românești*. Vol. III. București, 1931. N<sup>o</sup> 170— Voir Ibid. la Nota del presente portato del am-



lors de la rencontre précitée, (1592) puisque la route de Florence en Transylvanie y passait.<sup>30</sup> Il devint très rapidement chancelier de Transylvanie, favori et compagnon d'orgie du souverain, et chargé des missions les plus importantes. Jósika fut „le prince sans titre” de son pays. Fidèle disciple de Machiavelli et diplomate de grande envergure, il dirigea avec une habileté extraordinaire la politique étrangère de la Transylvanie, état-tampon entre l'Autriche, la Hongrie, les Principautés Roumaines et la Sublime Porte. Mais son ascension vertigineuse fut suivie d'une chute non moins brusque: ses ennemis réussirent à faire croire au souverain que Jósika aspirait à son trône et pactisait dans ce but avec le sultan. Au cours de la diète de 1598, Jósika a été arrêté, ensuite expédié à la forteresse de Szatmár et décapité le 1<sup>er</sup> septembre.<sup>31</sup> Jósika affronta vaillamment son sort fatal. Dans son testament (Landesregierungsarchiv à Innsbruck. Ambraser einkommene Schriften), écrit quelques heures avant sa mort, il accuse l'empereur romain de l'avoir fait périr, le faisant condamner injustement, à l'encontre des lois du pays.<sup>32</sup> Le rôle que Sigismond Báthory joua dans cette condamnation reste suspect. Il a grâcié Jósika, mais la grâce princière arrivait trop tard. Le chancelier avait été exécuté la veille, de par l'ordre du capitaine général de Szatmár.<sup>33</sup> Le drame sanglant de Jósika, un des plus sombres chapitres de l'histoire de la Transylvanie, marque la fin du règne du Sigismond Báthory.

Etienne de Jósika, comme en général les seigneurs de Transylvanie, avait une culture italienne et humaniste très étendue. Sorte d'agent musical de Zsigmond, n'est-ce pas naturel qu'il ait engagé des pourparlers avec Diruta après qui Romanini eut préparé le terrain?

Le troisième interlocuteur, le chevalier Michele connaissait déjà Jósika, qu'il présente à Diruta: „Questo gentiluomo mio amicissimo”... Szamosközy a noté son nom dans ses Pentades, en disant: Michael Cavallier Venetus frequenter Venetiis ad Sigis-

---

basciatore de Principe Sigismondo Bathori di Transilvania al Sr. mo Grand Duca di Toscana. N° 176.

<sup>30</sup> Gerardo agente toscano écrit au Doge de Venise: Predetto ambasciatore partirà domattina per Venetia (22 février 1592) Veress: O. c. No. 179.

<sup>31</sup> O. c. T. IV. p. 162 Mors Josicae.

<sup>32</sup> Voir: Hurmuzaki: *Documente Privitoare la Istoria Românilor*. Vol. XII. Bucuresci, 1903.

<sup>33</sup> Le rapport sur l'exécution du capitaine général se trouve aux archives de Innsbruck. Voir Veress, o. c. vol. V. Bucurescu, 1932 N° 116.

mundum venit.<sup>34</sup> Le chavelier Michele, agent du Saint Siège, chargé de la délicate mission de faire lever l'interdiction du séjour des Jésuites en Transylvanie, descendait très probablement de l'ancienne famille des patriciens vénétiens, d'où sortirent les Doges Domenico Michele et Vitale Michele.<sup>35</sup> En sa qualité de noble, il était en relation avec Diruta, déjà connu à cette époque pour le meilleur élève de Merulo, qui l'a certifié lui-même à la seconde préface (Ai lettori Claudio Merulo da Coreggio). Grâce à l'intervention de Romanini, le chevalier Michele organisa la rencontre et, interprète probable de la pensée de celui-ci, il suggéra à Diruta l'idée de dédier son oeuvre à Sigismond Báthory, qui dut en éprouver une grande joie, ainsi que le témoigne la dédicace de la seconde partie de *Il Transylvano*, à la princesse Leonora Ursina Sforza.

Cette princesse était la fille de Paolo Giordano Orsini, duc de Bracciano et d'Isabella de Médicis, cousine de Marie Médicis, reine de France, qui mourut étranglée par son mari.<sup>36</sup> Les précédentes fiançailles de Léonora Ursina furent vraisemblablement rompues, puisqu'elle épousa en 1592 Alessandro VII Sforza, de qui elle se sépara ensuite, et se retira au couvent Santa Fiora, qu'elle avait fondé. A Florence le bruit courut que la Grand Duc régnant, Ferdinand lui-même aurait voulu épouser sa belle nièce.<sup>37</sup> Tasso l'a chanté dans un de ses sonnets.<sup>38</sup>

Jósika a demandé en mariage la princesse Leonora pour Sigismond. Giacomo Gérardo „agente toscano" écrit dans son rapport du 15 février 1592 adressé au doge: „Il Signor Gran Duca in quella città (Pisa) have ricevuto con molto honore l'ambasciatore del Prencipe di Transilvania che sia venuto a trattar matrimonio di quel Principe con la Principessa Leonora, nipote del Altezza sua." Après l'entrevue de Pise, Jósika est allé à Rome pour se présenter au pape et il avait aussi l'intention d'y voir le frère de Léonore, don Virginio Orsini, pour réaliser le

<sup>34</sup> O. c. t. IV. p. 76.

<sup>35</sup> *Muratori: Rerum Italicarum Scriptores*. Tomus XXII. Mediolani, 1733. Vitae Ducum Venetiorum etc. Auctore Marino Sanuto pp. 479 et 486. — Les Archives du Vatican ont conservé des rapports de Mattepcci, l'archevêque de Venise au Cardinal Montalto, secrétaire d'état de Vatican au sujet du chevalier Michele qu'ils nomment „Cavalier Michele gentiluomo Venetiano". Verress: O. c. N° 109—111.

<sup>36</sup> Pompeo Litta: *Famiglie Celebri Italiani*. Milano, 1819, vol. I.

<sup>37</sup> Galuzzi: *Storia del Granducato di Toscana sotto il Governo della Casa Medici*. Firenze, 1781 T. II—III.

<sup>38</sup> *Opere di Tasso*. Venezia, 1726. Vol. VI. p. 526.



projet de mariage, que l'empereur lui-même désirait. Elle est donc la dame que Szamosközy nomme étant la nièce du duc de Florence dont Zsigmond s'était violemment épris. Peut-être le chevalier Michele conseilla-t-il cette nouvelle dédicace, qui unissait deux personnages n'ayant pu s'appartenir dans la vie. En 1595 Sigismond cherche une femme auprès de l'empereur-roi Rodolphe II et obtient la main de Marie-Christine, fille de l'archiduc Charles de Styrie et de Marie de Bavière. Trois jours avant le mariage, le beau et jeune prince se sent atteint d'une faiblesse virile et après la cérémonie il fuit sa femme vierge. Cependant, lorsque celle-ci n'est plus auprès de lui, il l'adore et la désire, mais le mariage reste blanc. Busto remarque: „sin hora è tenuto vergine (le prince).

La seconde partie de *Il Transilvano* parut en 1609: *Seconda Parte del Transilvano*. Dialogo diviso in quattro libri del R. P. Girolamo Diruta Perugino Minor Conventuale di San Francesco, Organista del duomo d'Agobbio nel quale si contiene il vero modo o la vera regola d'intavolare ciascun canto, semplice e diminuito con ogni sorte de diminution: e nel fin dell'ultimo libro v'è la regola, la quale scopre co brevità e facilita il modo d'imparar presto a cantare. Opera nouamente dall'istesso composta, utilissima et necessaria a Professori d'Organo. Con Privilegio. In Venetia, appresso Alessandro Vincenti Giacomo. MDCIX.

Nous y retrouvons les mêmes personnes, quoique les événements se soient précipités. Sigismond a quitté depuis dix ans la Transylvanie. Etienne de Jósika a perdu les faveurs de son souverain, et sa tête avec. Diruta a abandonné la ville des lagunes, la seconde partie de *Il Transilvano* étant déjà datée de Gubbio.

\*

Selon Fétis, la première édition de l'oeuvre a dû paraître en 1593, à la date de la dédicace, opinion à laquelle se rangent Weckerlin et Krebs. Cette première édition n'est mentionnée par aucune bibliographie musicale, cependant d'après Gasparri<sup>39</sup> l'édition de 1597 serait „la prima originale edizione”, d'après Pannain<sup>40</sup> „la più antica”. Or, le seul depuis Fétis, qui ait vu un exemplaire tronqué de l'édition de 1593, est le comte Alexandre Apponyi qui y copia, pour son catalogue, la dédicace adressée à Sigismond.

<sup>39</sup> Gasparri: *Catalogo della Biblioteca del Liceo Musicale di Bologna*. 1890. T. I.

<sup>40</sup> Ibid.



J'ai retrouvé l'unique exemplaire actuellement connu de la première édition de la première partie de *Il Transilvano*, dans la collection de Georges Ráth, à la Bibliothèque de l'Académie Hongroise des Sciences de Budapest. Il existe trois exemplaires de la seconde édition (1597), au British Museum,<sup>41</sup> à la Bibliothèque du Liceo Musicale de Bologne et à la Preussische Staatsbibliothek<sup>42</sup> de Berlin. Sans dédicace, la seconde édition ne donne, conformément à l'édition de 1625, que la préface: „Del autore dell'opera al prudente lettore”; le texte et les citations musicales sont absolument identiques dans toutes les éditions connues, sauf de légères différences typographiques. Le frontispice et la disposition de la page de dédicace, à la première édition, diffèrent de ceux des éditions postérieures qui ont paru chez Giacomo Vincenti jusqu'en 1609, et chez Alessandro Vincenti, à partir de 1612. Walther<sup>43</sup> indique une édition de 1615, non retrouvée aujourd'hui dans les bibliothèques européennes. H. Lavoix fils, dans son étude sur l'ancienne musique italienne à la Bibliothèque Nationale de Paris,<sup>44</sup> fait état d'un exemplaire de 1615, que je n'ai pu découvrir, pas plus qu'une édition de 1626, mentionnée par Rossi Scotti.<sup>45</sup> La deuxième partie de *Il Transilvano*, beaucoup moins intéressante, est naturellement moins rare (première édition: 1609, deuxième: 1622); Mendel—Reissmann<sup>46</sup> cite même une édition de 1639. Ayant compulsé les catalogues des bibliothèques privées, je n'ai retrouvé nulle part l'exemplaire de la première édition, ni d'aucune édition que je ne connaisse déjà.<sup>47</sup>

Ni en Transylvanie, à la bibliothèque de la famille du baron Jósika au château de Szurduk, ni ailleurs, aucun exemplaire ne m'est tombé sous la main. Cette disparition peut s'expliquer, car lorsque Sigismond abdiqua définitivement, le 10 avril 1598, dans une terrible crise de nerfs il bouleversa et détruisit les trésors

<sup>41</sup> *Catalogue of printed Music published between 1487 and 1800 now in the British Museum* by W. Barclay Squire. London, 1912.

<sup>42</sup> Nouvelle acquisition provenant de la Bibliothèque de Werner Wolfheim, collection de James E. Matthew. (Communication de M. J. Wolf.)

<sup>43</sup> *Musikalisches Lexicon*. Leipzig, 1732.

<sup>44</sup> *L'antica musica italiana alla Biblioteca Nazionale di Parigi*. Archivio Musicale. Napoli, 1882, No. 3—6.

<sup>45</sup> *Vita di F. Morlacchi*. Perugia, 1860 p. XXV.

<sup>46</sup> *Musikalisches Conversations-Lexicon*.

<sup>47</sup> La Bibliothèque du Conservatoire National à Paris possède la partie d'alto d'un recueil inconnu de notre maître. Le titre manque, les signes portent: Contrapunti di Girol. Diruta. Lib. I. A. 5. Ce sont des motets pour les huit principales fêtes de l'année. (Res. 368.)

de son palais, puis mit le feu aux archives de la principauté.<sup>48</sup> Le bûcher allumé a consumé les plus précieux témoignage de la culture italienne en Transylvanie, tels que l'ouvrage de Diruta, qui sert bien souvent au souverain, virtuose d'orgue et de clavecin, sans parler du portrait de la princesse de Florence.

L'infortuné souverain, loin de sa patrie, qu'il avait rendue si malheureuse, hanté du spectre de ses victimes, se morfondait à Prague, captif d'un autre fantasque mélancolique: Rodolphe II. Dans son exil, Sigismond Báthory rêvait à la belle princesse Léonore, devenue, le cœur brisé, épouse du Christ, et attendait anxieusement le moment où il pourrait gagner la terre promise, l'Italie qu'il n'a cependant jamais pu voir. La mort vint enfin le délivrer de ses tourments. Il achevait sa vie dans une retraite solitaire et obscure à Prague (le 20 mars 1613), et ses cendres reposent en terre étrangère, dans le caveau de la famille Czernin.

Il *Transilvano*, conçu dans l'esprit synthétique du XVI<sup>e</sup> siècle et formé par les forces créatrices de l'époque, telles la religion, la politique, l'amour et l'art, est le seul ouvrage de Girolamo Diruta dont nous ayons connaissance. Après son séjour à Gubbio, nous le perdons de vue. Il rentre complètement dans l'ombre. Nous voulons espérer que le sort lui fût plus clément qu'aux tragiques protagonistes de son oeuvre.

J Emile Haraszti.

<sup>48</sup> W. de Bethlen: O. c. T. IV. pp. 110—111.